

cin du camp, on réussit à les exempter du travail, et on les rapatria dès que possible.

Les médecins des camps, ces jeunes, les Boujenah, Naccache, Cohen et d'autres qu'on oublie, firent preuve, pour la plupart, d'un dévouement admirable. Attentifs à la santé et au moral de ces hommes, frères, amis, compagnons, ils vécurent la vie des travailleurs, souffrant de leurs misères, exposés à leurs dangers.

La vermine, la maladie, l'épidémie, le bombardement, la mitraille du tueur, la mort !

On les revoit, à leur retour du camp, exténués, les yeux emplis de flamme et souvent de larmes pour parler des malheureux qu'ils ont laissés, pour lesquels ils réclament avec force, avec chaleur, comme s'il en était besoin pour nous intéresser à leur sort, notre souci constant.

Vous vous en souvenez également, Moatti, vous qui, prêchant d'exemple (1), partiez dans les camps lorsqu'il n'y avait plus de jeunes médecins disponibles; vous étiez à Djelloula, à Djouggar et à Sbikha, vous fûtes aussi à Bizerte, et vous avez éprouvé les mêmes angoisses, aggravées encore par votre responsabilité de chef et par cette tendresse du savant qui a trop longtemps vécu avec l'humanité souffrante pour ne pas se sentir proche des petits et des faibles.

(1) Il faut citer, dans le même ordre d'idées, les Drs Maurice Usan et André Corcos.

SERVICE DES PRESTATIONS.

RÉQUISITIONS MOBILIÈRES (1)

DÈS leur arrivée dans le pays, les Allemands, s'installant en maîtres, allaient user et abuser de ce qu'ils appelaient le droit de réquisition. Il serait plus exact de l'appeler pillage organisé sans pudeur et sans respect des formes les plus élémentaires.

Naturellement, leur effort se porta tout spécialement sur les Juifs, et un degré moindre sur les Anglo-Maltaïes, « nos ennemis mortels, les Juifs et les Anglo-Saxons ».

Ils chassèrent de leurs locaux des familles dans la nuit, vidèrent des appartements. Mais cela ne suffisait pas. Le moment vint où ils désirèrent des fournitures importantes qu'il eût été difficile de découvrir en quantités suffisantes chez des particuliers. Ils s'adressèrent alors à la Communauté: « Il nous faut 500 mètres de tissu pour camoufler des lumières à la Wehrmacht-Kaffee, avant midi ». C'était en réalité, une manière de brimade, de contrainte nouvelle; toutes les marchandises étaient alors sous le contrôle des Affaires Economiques, dont il fallait obtenir l'autorisation de déblocage. Plutôt que de nous la faire demander pour

(1) MM. E. Hagège et E. Ktorza furent chargés du service.

leurs besoins, il eut été plus rapide de s'en charger eux-mêmes directement.

Menaces : « Si nous n'avons pas 6 appareils photographiques Leica dans une heure, nous ne ferons pas la relève des otages annoncée pour cet après-midi ». Une autre fois : « Si nous n'avons pas telle fourniture dans le délai prescrit, vous serez mis en prison ou fusillés ». Nous en avons pris l'habitude et attachions moins d'importance à cette forme de conversation. Mais ce qui nous inquiétait davantage : « Nous irons nous-mêmes chercher chez les Juifs, ce dont nous avons besoin ». Nous avons vu ce que signifiaient ces incursions chez les particuliers, ces intrusions sous prétexte de rechercher de la vaisselle, un drap ou une couverture, et qui se terminaient par toutes sortes de vols, d'excès et de déprédations. De tous côtés, on nous suppliait : « Evitez qu'ils ne viennent chez nous. Nous vous apporterons nous-mêmes ce que vous jugerez nécessaire, mais épargnez-nous un contact si dangereux ».

Voici comment, peu à peu, nous nous sommes vus embrayés, bien à regret, dans cette voie.

Malntes fois, devant des demandes excessives, nous avons essayé de refuser, nous avons traîné, déclarant notre impossibilité de découvrir ce qui n'existait plus. Alors, goguenards : « Fort bien, nous allons essayer nous-mêmes ». Et ils essayèrent. Ils mirent à sac un jour, guidés par des inconscients orientés par une propagande néfaste, un immeuble de recasement à la Hara, habité par une multitude de pauvres gens ; ils prirent l'unique matelas, la batterie de cuisine, la machine à coudre, instrument de tra-

vail, gagne-pain quotidien. Et l'on vit à la rue d'Alger, la longue théorie de ces pauvres femmes qui venaient nous supplier d'intervenir.

Leur chantage réussissait toujours, car ils allaient au bout de leur menace, ne reculant devant rien, insensibles à tout.

Force était donc de nous résigner à rechercher nous-mêmes chez nos coreligionnaires ce qui ne pouvait être acheté.

On essaya de procéder équitablement à ce travail — ingrat comme tous ceux imposés par la férule allemande — répartissant le sacrifice — avec tact aussi à l'égard de ceux qui voyaient partir, non sans tristesse et dépit parfois, les objets familiers ou les fournitures difficiles à remplacer.

Nos prospecteurs avaient pour instructions d'éviter les froissements, de faire comprendre à nos coreligionnaires nos regrets, d'épargner les gens de condition modeste, d'éviter de prendre des objets indispensables pour certains, qui pourraient être superflus chez d'autres.

Pourtant, il y eut des heurts, des plaintes. D'aucuns en voulurent à l'organisation : ceux-là mêmes qui suppliaient de leur éviter le contact allemand, extériorisaient leur rancœur pour un meuble enlevé.

Peut-être les agents des services n'avaient-ils pas toujours la manière, mais convenons qu'ils étaient eux-mêmes la plupart du temps bousculés par l'assaut des demandes à satisfaire.

On avait eu la triste expérience des réquisitions directes, menées tant par les Allemands que par certains Français, indignes de ce nom, ceux du P.P.F. notamment ; il eut donc

fallu chez quelques-uns, plus d'indulgence et surtout plus de compréhension de la tâche qui s'imposait alors.

Au reste, la Communauté ne réquisitionnait pas toujours pour les besoins allemands; elle devait également pourvoir aux nécessités des sinistrés divers, réfugiés de Bizerte et d'ailleurs (1), malheureux pour lesquels on eut voulu faire davantage, malgré les temps difficiles.

A la vérité, l'homme se sacrifie volontiers pour de grandes causes, arrivant même jusqu'à l'héroïsme. Pour d'autres questions insignifiantes, il devient plus rétif et plus âpre, mesquin; le danger est passé, il s'attache davantage à de petits griefs égoïstes: la nature humaine est ainsi faite.

Plaçons-nous au-dessus de ces contingences, pour juger une action en toute équité et objectivité.

(1) Il faut rendre un hommage mérité à M. Tahar, Directeur des Ecoles de l'Alliance Israélite, et à ses dévoués insituteurs, qui, avec les moyens mis à leur disposition par le Comité, eurent la charge de l'organisation et de la distribution de toute l'assistance aux réfugiés juifs. M. Tahar fut, par la suite, secondé dans ses efforts par MM. Ha-gège et Smadja, qui lui apportèrent un concours précieux.

LES SERVICES FINANCIERS

TAXATION: Commission des Finances

DEPENSES: Commission des Dépenses — Contrôle

Général des Dépenses — Trésorerie

La Commission des Finances. — Entretenir un contingent de 3.000 travailleurs, l'habiller, l'équiper, payer une solde à l'ouvrier et une allocation à la famille, administrer d'aussi nombreux services, même lorsque les agents y sont pour la plupart employés à titre bénévole, payer des amendes enfin dans certains cas, tout cela impliquait la nécessité de disposer de ressources très importantes, et dans ce but, d'organiser rapidement un système d'imposition.

Les Juifs ne pouvaient compter que sur eux-mêmes pour se tirer d'affaire. Aussi chacun se devait-il d'apporter sa contribution à l'œuvre commune de sauvegarde.

Dès les premiers moments, avec beaucoup plus d'acuité encore que par la suite, les besoins s'imposèrent, impérieux, considérables. Il fallut réunir en hâte des fonds importants pour le départ. On fit appel à tous, en attendant de s'adresser à chacun. Spontanément, des Juifs fortunés apportèrent leurs disponibilités, d'autres de condition moins aisée, se préoccupèrent de réunir des économies, d'enga-